

À la Coupe du monde, Donald Trump et l

La Coupe du monde de football qui s'ouvre ce jeudi va offrir au Président américain une scène planétaire sur laquelle se donner en spectacle. Instruments de soft power par excellence, les grands événements sportifs portent une lourde charge politique.

Olivier
Samois



Ce jeudi soir, sur le coup de 21 heures, sera donné à Mexico le coup d'envoi de la Coupe du monde de football. Cette 23^e édition est déjà celle de tous les records: pour la première fois, 48 équipes se disputeront le trophée au fil de 104 rencontres organisées dans trois pays. Mais, si plus de 1.200 joueurs prendront part au tournoi, la lumière pourrait bien être captée par un autre protagoniste: l'omniprésent Donald Trump.

Le Président américain, qui a remis au goût du jour le rapport de force brut et la diplomatie transactionnelle dans les relations internationales, devrait s'approprier un événement relevant pourtant par excellence de la puissance d'attraction. Deux ans avant les Jeux olympiques de Los Angeles, autre grand-messe sportive planétaire, l'Amérique trumpienne s'apprête ainsi à investir l'un des derniers grands rituels mondiaux du soft power.

Pourquoi, dès lors, une administration qui entend réimposer son hégémonie par la contrainte continue-t-elle de miser sur ces cérémonies globales de séduction?

Bien plus que du sport

Accueillir de tels événements suppose une mobilisation qui excède largement les seuls cercles sportifs. Dans le cas de la Coupe du monde, les fédérations nationales portent formellement les candidatures, mais aucune organisation n'est possible sans un vaste soutien politique, économique et sociétal.

Au-delà des stades et des installations sportives, toujours plus sophistiqués, le Mondial et les Jeux olympiques exigent des infrastructures de transport, des capacités hôtelières et une logistique colossales afin d'absorber l'afflux de centaines de milliers de visiteurs. Pendant quelques semaines, le pays hôte se retrouve au centre de l'attention mondiale. Cette visibilité devient alors une ressource d'influence. Le gigantisme de ces manifestations en fait des spectacles médiatiques et commerciaux d'une ampleur inégalée. Les sponsors y trouvent une vitrine exceptionnelle. Les responsables politiques, eux aussi, ont toujours cherché à capitaliser, à des degrés divers, sur cette exposition. «Le sport professionnel en général, et le football en particulier, est devenu une industrie, au même titre que la pétrochimie», ose même Jos Verschueren, directeur du master en gestion du sport de la VUB.

Le précédent brésilien

Le dernier État à avoir enchaîné Coupe du monde et Jeux olympiques fut le Brésil, en 2014 et 2016. En accueillant les premiers Jeux de l'histoire dans l'hémisphère Sud hors Australie, Brasilia entendait afficher son développement économique et consacrer sa nouvelle stature diplomatique. Lula, déjà Président au moment de l'attribution des deux événements, estimait alors que «le Brésil a gagné une fois pour toutes sa citoyenneté de première classe».

La Coupe du monde et les Jeux olympiques constituent ainsi des instruments classiques de soft power, soit, selon la formule du politologue américain Joseph Nye, «la capacité à obtenir ce que l'on veut par l'attractivité plutôt que par la contrainte ou l'argent». Une définition presque antinomique avec la matrice trumpienne, qui privilégie la coercition économique, l'intimidation diplomatique et le donnant-donnant assumé. Mais Donald Trump n'en est plus à une contradiction près.

Le singulier cas Trump

«La cohérence et la logique intellectuelle ne sont pas ce que recherche Trump. Ce qu'il veut, c'est être au centre du monde, et la Coupe du monde est l'un des meilleurs vecteurs pour ce faire», juge Pascal Boniface, fondateur et directeur de l'Institut de relations internationales et stratégiques.

Le locataire de la Maison-Blanche, dont l'humilité n'est pas la première qualité, devrait selon toute vraisemblance tenter de transformer la World Cup en spectacle à sa gloire. «Donald

Trump est un homme de communication. Il saisit n'importe quelle opportunité pour attirer l'attention sur lui», estime Serge Jaumain, professeur d'histoire contemporaine à l'ULB et spécialiste des États-Unis. «Il va reprendre son métier d'animateur télévisé, c'est son métier premier, et cela lui convient très bien. Il va faire son show au cours de la compétition», renchérit Pascal Boniface.

L'épreuve épouse d'ailleurs parfaitement le logiciel trumpien. «Le sport a l'avantage d'avoir un langage simple, contrairement à la diplomatie, qui est complexe», relève Serge Jaumain. «Trump aime les choses simples et rapides, et la Coupe du monde de football est très lisible.»

Le fantasme milliardaire devrait donc tirer la couverture à lui au cours des six prochaines semaines, comme il l'avait déjà fait l'an passé lors de la Coupe du monde des clubs. À l'issue de la finale disputée à New York, Donald Trump s'était mêlé aux joueurs de Chelsea pour la remise du trophée, célébrant ce titre comme s'il faisait partie intégrante de l'équipe. Le tout, sous l'œil bienveillant de Gianni Infantino, le tout-puissant président de la Fifa.

Une Fifa influente, mais docile

Arrivé à la tête du football mondial il y a dix ans maintenant, le Suisse a imposé sa calvitie dans les cénacles du pouvoir. Dénué de charisme, Gianni Infantino se montre toutefois

«Le sport professionnel en général, et le football en particulier, est devenu une industrie, au même titre que la pétrochimie.»

JOS VERSCHUEREN
DIRECTEUR DU MASTER EN GESTION DU SPORT DE LA VUB

Le grand spectacle de la puissance

Reece James, capitaine de Chelsea, soulève le trophée après la victoire de son équipe face au Paris Saint-Germain en finale de la Coupe du monde des clubs de la Fifa, sous le regard de Donald Trump, au MetLife Stadium d'East Rutherford (New Jersey), le 13 juillet 2025.

© BELGA

particulièrement affable avec les puissants, parmi lesquels il se sent chez lui. Donald Trump le considère ainsi comme un ami, à l'instar de la plupart de ses flagorneurs. Le président de la Fifa était présent à l'investiture du Président avant d'être plusieurs fois invité à la Maison-Blanche. Il fut même partie prenante de la première réunion de son Conseil de la paix, censé concurrencer l'ONU. «La Fifa est aujourd'hui un véritable État, qui dispose d'ambassades à travers le monde», observe Jos Verschueren. Un État qui a attribué son premier «prix de la paix» à Donald Trump à l'occasion du tirage au sort de la Coupe du monde, quelques semaines à peine après que le Comité Nobel a refusé de l'honorer de la distinction qu'il lorgnait sans vergogne.

Décernée dans une opacité complète, cette récompense illustre une fois encore combien le sport est aussi une conversation entre puissants. «De ce point de vue, Trump n'est pas différent de Poutine et Xi», remarque Jos Verschueren. Le premier avait exploité les Jeux olympiques d'hiver de Sotchi en 2014 et la Coupe du monde 2018 pour mettre en scène la Russie; le second avait fait des Jeux de Pékin, en 2008, puis en 2022, une démonstration de puissance chinoise.

Contexte explosif

Le tournoi qui s'ouvre ce jeudi doit en outre être replacé dans la situation internationale actuelle.

«C'est la Coupe du monde la plus géopolitique de l'histoire», selon Pascal Boniface.

Les précédents ne manquent pourtant pas: du Mondial 1934 organisé sous la férule de Benito Mussolini jusqu'aux éditions 2018 et 2022 en Russie et au Qatar, en passant par la Coupe du monde 1978 sous dictature militaire argentine, plusieurs tournois ont déjà été traversés par une forte charge politique.

«Mais celle-ci arrive à un moment de tensions géopolitiques tout à fait particulier, c'est la première fois qu'un pays organisateur est en guerre avec un pays qualifié», souligne Pascal Boniface. Un conflit qui a mis à mal l'organisation du tournoi elle-même, puisque la participation de la team Melli, surnom de la sélection iranienne, semblait en péril jusqu'à quelques jours encore.

À cela s'ajoute la question sensible des spectateurs appelés à se rendre au pays de l'Oncle Sam. Alors que l'administration Trump a fait de la lutte contre l'immigration illégale un cheval de bataille, l'octroi des visas a constitué un point de friction avec la Fifa, explique Thierry Zints, professeur émérite en management des organisations sportives à l'UCLouvain et ancien vice-président du Comité olympique interfédéral belge.

Mardi, Omar Artan, un arbitre somalien sélectionné par la Fifa pour siffler plusieurs rencontres, s'est vu refuser son entrée sur le

«Donald Trump va reprendre son métier d'animateur télévisé, c'est son métier premier, et cela lui convient très bien.»

PASCAL BONIFACE
DIRECTEUR DE L'IRIS

territoire américain «en raison de problèmes liés à la vérification de ses antécédents», a indiqué l'agence dépendant de la Sécurité intérieure, sans donner plus de précisions.

Les ressortissants de cinq pays qualifiés, dont l'Algérie et la Tunisie, devaient eux s'acquitter de garanties de plusieurs milliers de dollars pour obtenir leur visa. Ces exigences ont été partiellement assouplies le mois passé à la demande de la Fifa, mais de lourdes restrictions demeurent pour les Iraniens et les Haïtiens. «C'est la première fois qu'un traitement différencié est appliqué de telle manière par un organisateur», dénonce Thierry Zints.

Il y voit même un «délit de sale gueule», tandis que le spectre de l'ICE, la brutale police américaine de l'immigration, planera sur l'ensemble du tournoi. Avec les risques de débordements violents et de mauvaise publicité dans ce show si bien huilé que cela implique.

Organisation conjointe sous tension

Les déplacements des supporters entre les frontières mexicaine, canadienne et américaine pourraient, eux aussi, générer leur lot de difficultés. Si les États-Unis s'arrogent la part du lion avec 78 rencontres, le Canada et le Mexique n'accueilleront chacun que 13 matchs. Ce déséquilibre illustre la volonté d'hégémonie de Donald Trump, qui rêve de transformer le Canada en 51^e État de l'Union et n'a cessé de dépendre les Mexicains en criminels.

«Cette Coupe du monde arrive en pleine renégociation des accords commerciaux entre les trois partenaires», observe Serge Jaumain. «L'événement pourrait être l'occasion de renforcer la collaboration entre les trois pays, mais Trump ne l'entend pas de cette oreille et continue d'imposer ses conditions dures.»

L'olympisme à la botte du trumpisme?

Dans deux ans, ce sera au tour du Comité international olympique de déployer son grand chapiteau aux États-Unis, plus précisément à Los Angeles. «Le CIO dispose de davantage de leviers pour tenir tête à Trump», estime Thierry Zints, qui rappelle que l'institution olympique peut exiger la transcription dans la loi de certaines garanties. L'organisation de ces Jeux dans une ville et un État démocrates est toutefois déjà sous tension.

Pascal Boniface estime également que Kirsty Coventry, la présidente du CIO, devrait se montrer plus ferme à l'égard de Trump et mieux préserver l'autorité de son institution que le très servile Infantino.

Là encore, les rapports de force politiques pèseront lourdement sur l'organisation. «Ces événements relèvent de moins en moins du soft power et de plus en plus du hard power», analyse Jos Verschueren, qui regarde déjà vers l'édition 2034 de la Coupe du monde. Attribuée à l'Arabie saoudite au terme d'un tour de passe-passe orchestré par Infantino, celle-ci pourrait confirmer le cynisme dans lequel la Fifa semble s'enfermer, sacrifiant toujours plus les droits humains et les impératifs écologiques sur l'autel du profit. «On peut aujourd'hui parler de géofootballistique», conclut le professeur de la VUB.

Malgré leurs dérives, les États-Unis de Donald Trump conservent une capacité unique à capter les regards, les investissements et les sponsors. Ils ne manqueront pas de profiter des milliards de téléspectateurs pour mettre en scène leur puissance et projeter leur narratif. Un capital considérable, dans un monde gouverné par l'attention.